

Urban History Review Revue d'histoire urbaine

URBAN HISTORY REVIEW
REVUE D'HISTOIRE URBAINE

Garner, John S., dir. *The Company Town: Architecture and Society in the Early Industrial Age*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1992. iii, 245 p. 104 figures, bibliographie, index. 55,95 \$ (can.) [cartonné]

Normand Brouillette

Volume 23, Number 1, November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016707ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016707ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillette, N. (1994). Review of [Garner, John S., dir. *The Company Town: Architecture and Society in the Early Industrial Age*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1992. iii, 245 p. 104 figures, bibliographie, index. 55,95 \$ (can.) [cartonné]]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 23(1), 67–68.
<https://doi.org/10.7202/1016707ar>

The economically difficult years after 1873 witnessed a convergence of interest in maintaining law and order as both urban politicians and state bureaucrats focused on the police, making available to it more resources, elevating its status, and expanding its responsibilities. A marked increase in the number of working men concentrated in cities, exaggerated fears of the assumed inherent criminality of marginalized proletarians (as unemployment figures rose), and the accompanying erosion within cities of older more informal, face-to-face checks and balances for maintaining order prompted those who controlled the means of production and those responsible for administering the institutional superstructure firmly to embrace one another.

Missing from Spencer's analysis is a more direct discussion of just how rigorous the constantly implied top-down, vertical integration of society in the Düsseldorf district really was. The impression given — which, admittedly, is the prevailing orthodoxy in the literature on this topic — is that the Prussian state and Ruhr society operated on quite different levels. Yet occasionally Spencer offers tantalizing bits of information suggesting that the gap may not have been so very great. It would, for example, be most interesting to learn more about the circle of "concerned citizens" who frowned on "working-class excesses" (p. 68) and about "defenders of respectability" who objected to tavern entertainment (p. 71). For the years after 1890 she writes of growing cooperation between officials and city elites to strengthen the police in order to meet "bourgeois expectations relating to urban order and security" (p. 89). Elitist paranoia may have found a stronger echo than Spencer suggests.

At the turn of the century there occurred within the Düsseldorf district a noteworthy divergence in the comprehension of appropriate controlling strategies:

employers and other urbanites clamoured for firmer police intervention to check a perceived working-class debauchery, while state officials reacted to popular entertainments with an air of unconcern informed by a new sense of confidence in the power of the state's position. State officials were more finely attuned to the probable de-legitimizing impact for the state of massive police intervention than were their urban counterparts. Within the cities administrators and employers gradually came round to the view that the state was doing a good job and that there was no need to press for local accountability of the police. Law and order was a prerogative to be exercised by the state, whose architects understood that more was to be accomplished with *violence douce* than with *force majeure*. Therefore, it also naturally behoved state officials to not forsake a long established, heavy reliance on the power of symbols: the army remained the model for the police, in such matters as general comportment, ideology, recruiting, and dress-code (spiked-helmets remained obligatory). By 1918 the mandate of the police had been much expanded beyond simply maintaining law and order to include a variety of duties in the domain of social disciplining. The organization itself was larger than it had ever been and it was more closely supervised from Berlin. Rather than initiating an unequivocal break with this *Obrigkeitsstaat* tradition, Weimar retained and built upon Prussian policing practice.

This is a clear, unpretentious study which could have been given a slightly stronger theoretical framework, as many of the issues examined are the subject of a continuing lively dialogue.

Karl Wegert
Department of History
Bishop's University

Garner, John S., dir. *The Company Town: Architecture and Society in the Early Industrial Age*. New York et Oxford, Oxford University Press, 1992. iii, 245 p. 104 figures, bibliographie, index. 55,95 \$ (can.) [cartonné].

C'est une collection fort intéressante d'articles sur les «villes de compagnie» que nous livre cette publication parue récemment chez Oxford University Press. Les différentes contributions, à l'exception de celle de Leland Roth, sont issues d'une session organisée sur le sujet par le professeur Garner dans le cadre d'une rencontre de la Society of Architectural Historians tenue à Boston en avril 1990.

Si l'on s'entend généralement pour définir la ville de compagnie comme un petit centre urbain développé et contrôlé par une seule entreprise industrielle, il n'en demeure pas moins que cette notion recouvre des réalités bien différentes selon l'activité économique dominante (extraction, transformation ou fabrication), selon le lieu et l'époque et enfin selon le degré d'implication de la compagnie dans l'aménagement urbain et dans l'encadrement de la vie sociale des travailleurs. C'est le mérite de cette publication de nous faire saisir à la fois les traits communs et la grande diversité de formes qu'a prise la ville de compagnie en Occident. À travers des exemples choisis tant en Europe que dans les Amériques, on rend compte de la construction de ces établissements urbains dans leur contexte industriel et géographique en portant une attention spéciale à la planification plus ou moins grande dont ils ont été l'objet, à l'architecture industrielle et résidentielle et, à des degrés divers, à la vie sociale de ses habitants. De nombreuses figures, cartes, plans de ville, photos, dessins d'époque, illustrent les différents styles architecturaux ainsi que la structuration de l'espace de ces sites urbains.

Book Reviews / Comptes rendus

Précédé d'une introduction étoffée de J. S. Garner, le volume se divise en deux grandes parties. La première est consacrée à des villes de compagnie en Europe de l'Ouest et en Scandinavie, la seconde à des villes de l'Amérique du Nord et du Sud. Le premier chapitre, rédigé par Bruce Thomas, nous entraîne aux premières forges des Galles du Sud, centrées sur Merthyr Tydfil. Il nous donne un bon aperçu des conditions de vie y prévalant au début de la Révolution industrielle. Suit un deuxième chapitre rédigé par J. S. Garner intitulé Noisiel-sur-Marne et la ville industrielle en France; il s'intéresse essentiellement à la cité ouvrière développée à la fin du siècle dernier par le célèbre chocolatier Menier. La partie européenne du volume se termine avec la contribution de Mats Ahnlund et Lasse Brunnström qui discutent du développement d'une trentaine de petites villes industrielles scandinaves, la plupart localisées en Suède, et appartenant aux groupes du fer (les *bruk*), du bois, des textiles et des mines.

La seconde partie présente quatre études dont une seule a trait aux villes de compagnie sud-américaines, les trois autres étant consacrées respectivement à des *company towns* de la Nouvelle-Angleterre, de l'Ouest et du Sud étatsunien. Richard M. Candee trace le développement de quatre villes de la vallée de la rivière Piscataqua au New Hampshire, leurs usines, leurs maisons ainsi que le portrait des industriels qui ont développé ces établissements. Suit un article fort intéressant de Margaret Crawford sur la ville de compagnie du Piedmont du sud. Si elle porte une attention particulière à l'encadrement social des travailleurs, elle est également très sensible aux apports de Earle S. Draper, cet architecte du paysage dont l'influence a été déterminante sur la morphologie urbaine de bons nombres de ces *company towns*.

Pour leur part, Lelan M. Roth et Olga Paterlini de Koch s'intéressent à des

espaces de ressources beaucoup plus vastes et beaucoup moins peuplés. Le premier présente des villes de compagnie qui se sont développées avec l'exploitation des ressources forestières de la chaîne côtière et des ressources minières des Rocheuses et des zones désertiques du Sud-ouest. On ne peut s'empêcher de songer aux villes de ressources scandinaves abordées en première partie. La seconde s'intéresse aux établissements apparus dans les badlands (*los mala tierras*) de l'Argentine et du Chili. On retrouve là une organisation de la ville de compagnie qui reflète les fortes influences en provenance de l'Europe et des États-Unis, tout en conservant des caractéristiques proprement hispano-américaines.

Par sa nature même, cette série d'essais ne saurait prétendre à un traitement exhaustif du phénomène des villes de compagnie. Elle n'en possède pas moins une valeur heuristique certaine et on sort de la lecture de l'ouvrage avec une bien meilleure compréhension des expériences architecturales et urbaines mises de l'avant à l'aube de l'ère industrielle tant en Europe que dans les Amériques.

En terminant, on nous permettra de déplorer, dans un ouvrage qui par sa nature même se veut international, les très nombreuses fautes d'orthographe (particulièrement les accents) qui entachent les citations et références en français et en espagnol, par exemple aux pages 70 et 231. Pour une maison d'édition aussi sérieuse qu'Oxford University Press, la chose est inadmissible.

Normand Brouillette
Professeur
Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières

Landers, John. *Death and the Metropolis: Studies in the Demographic History of London, 1670-1830*, (Cambridge Studies in Population, Economy and Society in Past Time, Peter Laslett, Roger Schofield, E.A. Wrigley and Daniel Scott Smith, eds.). Cambridge: University Press, 1993. Pp. xxiii,408. 107 graphiques, 7 cartes, 69 tableaux, bibliographie, index. \$64.95 (US),(relié toile).

Voici un livre sur la mort qui prouve que la démographie historique est toujours bien vivante. En faisant preuve de compétence, d'ingéniosité et de connaissances étendues, l'auteur s'y montre manifestement à la hauteur de la collection prestigieuse dans laquelle prend place sa rigoureuse étude. Et quoique certains passages s'adressent surtout à des spécialistes, ou à tout le moins à des lecteurs possédant quelques notions de statistique, l'ensemble se révèle de lecture fort agréable. Les exposés analytiques sont en effet constamment entrecoupés de mises au point, synthèses, résumés ou vues d'ensemble qui facilitent grandement la compréhension. Le texte est clair, son contenu est dense et stimulant, malgré le caractère parfois aride de la matière. C'est là, à n'en pas douter, un nouveau joyau de la discipline.

L'ouvrage, bien construit, comporte trois parties et neuf chapitres dont la conclusion. Dans la première partie, consacrée au régime démographique de Londres au XVIII^e siècle, l'auteur conteste la primauté accordée à la fécondité et veut redonner à l'étude de la mortalité la première place qu'elle a perdue après l'avoir longtemps occupée. À cette fin, il commence par réaliser une brillante revue critique de la théorie relative à la mortalité d'autrefois. Il y propose des vues nouvelles sur la façon d'aborder les variations et les causes de la mortalité. Puis il se livre à des commentaires fort éclairants sur la réalité économique et